TREIZIÈME ANNÉE. — N° 306 1er Octobre 1909. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

LE MÉDIUM AU BINOCLE BLEU

— Allons, madame B.., un peu de musique. Improvisez-nous quelque chose!

Une voix confuse et comme dépitée répond, dans un murmure rapide :

— Oh ! non, docteur... Comment pouvez-vous... Cela n'intéressera personne !

Et cependant une petite dame, vêtue de noir, pauvrement, l'air débile, rouge d'embarras, un lorgnon à verres teintés sur ses yeux malades, s'est docilement levée et se dirige vers le piano.

Nous sommes dans un petit salon où le café a été servi. Une large baie, garnie non de rideaux mais d'un simple bandeau de tapisserie, le sépare d'un salon plus grand, qui n'est pas éclairé et où se trouve le piano.

— Non, non, pas de lumière ! proteste la petite dame en se coulant dans ces demi-ténèbres.

Elle est allée s'asseoir au piano, et l'on entend de nouveau la voix chagrine, oppressée de timidité :

— Au moins, donnez-moi deux ou trois notes.

On les lui donne. Une phrase musicale commence à se dérouler sur le clavier. Au bout de quelques minutes, nous avons tous laissé éteindre nos cigarettes. Ce que joue la dame en noir est une musique de rêve. On a l'impression de la nuit dans quelque ravin sauvage où se dressent des rochers et de grands arbres. Un voyageur y chemine, apeuré, perdu, s'efforçant vers un but qu'il doute d'atteindre. La nuit s'obscurcit encore; des rocs, se détachent les formes sinistres dont ils sont hantés; les cîmes des arbres frissonnent sur un ciel presque aussi noir que les branches; la plainte du vent, des cris funèbres d'oiseaux de nuit, un braisillement d'yeux aux aguets augmentent l'angoisse du voyageur. Il gémit, il clame de détresse, et court, trébuche, tombe, à demi mort... Un choc : brusquement, le piano s'est tu.

— Quelque chose encore, Madame B... !

— Non, non... Comment pouvez-vous ? Cela va ennuyer ces messieurs !

Pour couper court à nos protestations sincères, la timide pianiste a recommencé de jouer. En l'écoutant, je crois voir, cette fois, une vaste grève baignée d'une lumière abondante et froide. Des formes, les unes brillantes, les autres obscures, y paraissent au loin. L'une d'elles, plus proche, isolée, est arrêtée, comme anxieuse, au bord de la grève, penchée sur les flots ou sur le gouffre d'azur. Nous sommes « quelque part hors du monde... »

Mais je ne puis prêter à l'inspiration si émouvante de l'artiste toute l'attention qu'elle mérite, car mon ami, le docteur X..., notre hôte, penché à mon oreille, me raconte l'histoire de Mme B... Compatriote de sa femme, mariée à un petit médecin de province qui la rendit fort malheureuse, et finalement l'abandonna, elle est venue à Paris pour vivre en donnant des leçons de piano. Sa timidité la rendait moins propre que personne à ce terrible métier. Elle vit très péniblement. La musique est son seul plaisir. Portes closes, elle laisse courir pendant des heures ses doigts sur le clavier. Les mélodies qu'elle joue, tantôt farouches, tantôt suaves, sont empreintes de la plus curieuse originalité. Il semble qu'elle joue en

rêve ou en extase, l'oreille tendue à des accords lointains qu'elle répéterait.

— Elle donne aussi dans certaines pratiques spirites, continua le docteur. Son imbécile de mari l'avait accoutumée à faire tourner des tables, pour s'amuser, dans sa petite ville; et elle assure que la table leur disait les choses les plus singulières et les plus précises, par exemple : « Vous aurez ce soir la visite de telle personne... Vous recevrez demain telle lettre... »,etc. Elle est aussi médium écrivain, mais pratique pour elle seule... Vous avez vu sa timidité, son horreur de s'exhiber. Pour moi, je pense du spiritisme qu'il n'y a là que dangereuses illusions. Mais si cela vous amuse, nous ferons tourner une table, tout à l'heure.

En effet, quelques instants plus tard, nous étions rassemblés autour d'un léger guéridon, dans le grand salon toujours sans lumières. Dans le petit, on avait éteint l'électricité; une faible clarté nous venait d'une seule ampoule, allumée dans la salle à manger, qui communiquait avec le petit salon par une porte vitrée aux carreaux garnis de rideaux de soie de couleur.

Le docteur était resté dans la première pièce pour noter les lettres qu'appellerait la table. Il n'y avait donc autour du guéridon que Mme B... toute troublée, la charmante Mme X... et les deux amis retenus par eux à dîner.

L'un de ces deux amis avait une préoccupation assez grave ; une tumeur musculaire à la cuisse, qu'il ne se décidait pas à faire enlever, malgré les conseils engageants des chirurgiens. Cette question avait fait l'objet d'une conférence avant le dîner entre lui et le docteur X... Nul, hormis le docteur (qui n'était pas à la table), n'était au courant de ce fait.

Ce fut à lui que l'on demanda de diriger la séance. Partageant pleinement l'opinion du docteur sur la vanité et le péril des expériences spirites, il ne pensait, au moment où il prit place à la table, ni à aucun esprit en particulier, ni même à sa fâcheuse tumeur ; mais uniquement, amusé et sceptique, cherchait-il à se rappeler le formulaire de ces séances : « Y a-t-il un esprit qui désire se manifester ?... Voulez-vous nous dire votre nom?.. etc.,» afin d'avoir l'air suffisamment expérimenté. A ce moment, après quelques raps légers, le guéridon s'ébranlait.

Il commença d'épeler un nom qui fit tressaillir l'interrogateur peu crédule. C'était celui d'une jeune morte à qui les liens les plus affectueux l'avaient unis. Le docteur et Mme X..., parmi les personnes présentes, étaient les seuls à l'avoir connue.

Après ce nom, la table frappa ces mots, avec une sorte de précipitation :

— Opérer !... Opérer !...

— Cela ne veut rien dire, murmura-t-on.

— Si, dit le docteur, qui s'était rapproché. Vous voulez dire qu'il faut faire promptement l'opération ?

— Oui.

— Il y aurait danger à la retarder?

— Oui.

— Se passera t-elle bien ?

— Elle finira bien, mais il y aura péril. Il faut la faire vite... Opérer, opérer !

Le docteur et son ami échangeaient des regards dans l'ombre. L'ami reprit la parole :

— La personne dont le nom vient d'être prononcé, dit-il, avait un frère et une sœur, dont les prénoms sont certainement ignorés de toutes les personnes présentes, moi excepté ; voulez-vous me les dire ?

Le médium murmura, d'une voix oppressée :

— Ma main remue ; donnez-moi de quoi écrire. On lui glissa du papier et un crayon ; elle écrivit avec lenteur un nom de femme qui n'était pas le bon, puis un autre, faux également, et enfin un troisième, qui était bien le nom de la sœur (un nom assez répandu, Marthe).

Pour le nom du frère, le médium murmura :

— Je ne sais ce que j'ai écrit, c'est un nom très court.

Très court, en effet ; mais ce n'était pas le véritable. Assez péniblement affecté par cette scène, l'ami du Dr X... ne voulut pas pousser plus loin l'expérience. On ralluma les lumières et Mme B... se retira quelques instants plus tard.

Toutefois l'intéressé regretta un peu sa précipitation quand, en regardant plus attentivement le papier sur lequel Mme B... avait griffonné dans l'ombre, il reconnut avec stupeur que l'écriture, du nom vrai et des noms faux, était *admirable-*

ment semblable à l'écriture, très particularisée, de la pauvre morte.

Et la prédiction relative à la tumeur ? Eh bien, elle se réalise. L'opération, faite par un chirurgien célèbre, réussit fort bien, sauf que l'opéré eut une syncope sous l'influence du chloroforme, qu'il fallut lui faire une piqûre de caféine et des tractions de la langue, en lui cassant deux dents, pour aller plus rondement. A vrai dire, c'était deux dents un peu détériorées, que deux belles dents neuves remplaceront avec avantage.

Je crois que si Mme B... surmonte sa timidité elle fera du bruit par ses médiumnités diverses, qu'une direction intelligente pourrait développer encore. En ce cas, l'*Echo du Merveilleux* aurait été le premier à signaler cette étoile. C'est pourquoi j'ai cru devoir noter les faits curieux de cette soirée d'Auteuil.

GEORGE MALET

LA

Mystification continue

On n'a pas oublié les judicieux commentaires de notre regretté directeur sur la tentative faite par M. Stead d'ouvrir, comme on ouvre un cabinet d'affaires, un « *Bureau de communication avec l'Au-Delà !* »(1)

Selon lui, les « esprits » qui se manisfestaient dans le bureau de M. Stead, et en admettant l'authenticité de leurs manifestations, n'étaient autres que des « amoraux », assimilables aux « mauvais anges de la théologie catholique ».

Dans un autre article, notre directeur terminait ainsi son commentaire sur le même sujet :

« En présence du ravage que le spiritisme a déjà fait dans les intelligences et dans les cœurs, il nous est insupportable d'entendre affirmer que les morts reviennent à l'appel des vivants, de laisser troubler, par cette fausse assurance, les âmes de ceux qui pleurent et de les laisser surtout détourner des croyances qui les consolent par un espoir plus immédiat, mais qui les décevra.... »

(1) Voir les numéros des 15 février, 1er mars, 15 juin et 1er juillet 1909.

Ce sont ces paroles qui nous revenaient à l'esprit lorsque, ces jours derniers, nous lisions, dans *Le Matin*, un sensationnel article de M. Stead, intitulé « En communication avec les morts » — avec ce sous-titre passionnant : « Un entretien de W. T. Stead avec l'aviateur Lefebvre tué en aéroplane ».

Dans cet article que nous reproduisons ci-dessous, soucieux que nous sommes de soumettre à nos lecteurs toutes les données du problème, dût-on nous accuser de donner de la publicité à une entreprise spirite, M. Stead affirme que l'esprit de l'aviateur Lefebvre, mort récemment dans un accident d'aéroplane, s'était révélé spontanément au bureau Julia et avait fait des déclarations telles qu'aucun doute ne pouvait s'élever sur son identité.

Mais citons d'abord l'article en question :

Le fait de parler d'ouvrir un bureau de communication entre ce monde et le suivant, ce qui paraît à certains une proposition étonnante et fantastique, est cependant logique et pratique. Toutes les grandes religions ont été fondées d'après la conviction qu'il existe un autre monde. De nombreux documents religieux parlent du retour des âmes de l'au-delà de la tombe.

Des philosophes ont argué en faveur de la probabilité de la persistance de la personnalité après la mort. D'une façon presque générale, l'instinct de la race humaine affirme la vérité d'une existence après la mort. Mais jusqu'ici l'existence même du lieu occupé par cette vie future n'a pas été soumis à l'examen scientifique. Qu'y a-t-il alors de plus manifestement naturel que de soumettre cette grande hypothèse à une série d'expériences faites sous la garantie des plus grandes précautions ?

Les savants sont avides de rechercher s'il y a des habitants dans Mars. Ils discutent sérieusement la possibilité d'envoyer de notre planète des signaux aux êtres qui peuvent se trouver sur cette étoile lointaine. Mais lorsque je propose que l'on s'adonne à une petite étude patiente et à des expériences destinées à s'assurer si ceux que nous avons aimés et perdus peuvent communiquer avec ceux qu'ils ont laissés derrière eux, quel *tolle !*

Quels cris d'indignation et d'horreur ! Quel ridicule et quelle aberration ! C'est absurde, c'est monstrueux, c'est présomptueux et je ne sais quoi encore.

A tous ces cris, ces rires et ces insultes, je réponds qu'il est raisonnable tout au moins d'essayer. Les méthodes employées sont simples et pratiques et les résultats ont déjà plus que justifié cette tentative. C'est

aussi simple que la solution de l'œuf de Colomb. L'hypothèse que toutes les religions, la plupart des philosophies et l'instinct général de l'humanité suggèrent à notre entendement est qu'après le changement que l'on appelle la mort, la personnalité survit. S'il en est ainsi, ce que nous devons faire pour démontrer la véracité de cette hypothèse est d'entrer en communication avec quelques-uns des disparus. Si cela est impossible, l'hypothèse restera quand même une hypothèse, car la personnalité peut exister malgré le manque de preuves entre eux et nous. Si, d'autre part, la communication peut être établie, ceux qui se trouvent de l'autre côté peuvent régler la question de la continuation de leur existence une fois pour toutes. L'hypothèse deviendra un fait.

Je créai donc le « bureau de Julia » pour soumettre cette question à une épreuve sévère. Le résultat a dépassé mes espérances. Au commencement, je me disais que si seulement dans un cas sur dix, j'aurais pu dire un cas sur un million, l'existence de la vie après la mort pouvait être péremptoirement démontrée, c'en serait assez pour justifier mon initiative. Mais la moyenne des résultats heureux est de beaucoup supérieure à un cas sur dix ; elle approche davantage de cinq sur dix. C'est-à-dire que, sur dix cas dans lesquels des personnes éprouvées ont demandé au bureau de les mettre en communication avec leurs morts, au moins cinq ont déclaré qu'elles sont absolument convaincues qu'elles ont reçu des preuves concluantes que leurs soi-disant morts sont toujours en communication consciente avec ceux qu'ils ont été forcés de quitter. En d'autres termes, le bureau a élargi la tombe pour eux, à leur grande satisfaction.

Chaque personne qui désire entrer en relation avec les morts est priée de fixer elle-même, avant que le bureau accepte la tentative, les faits qu'elle considérerait comme prouvant de façon irréfutable qu'elle a été en communication directe avec le disparu. Il est surprenant de voir la confusion des pensées qui assaillent le sujet.

Nous ne faisons encore que commencer. Nous avons jeté une ligne par-dessus la rivière de la mort, ligne par laquelle nous pouvons communiquer avec ceux qui sont de l'autre côté. C'est un commencement. Plus tard, d'autres lignes seront jetées, un pont suspendu sera graduellement construit, et le temps viendra où un pont de construction solide unira les deux rives, pont à l'aide duquel les vivants et les morts pourront établir des communications constantes et régulières. Il est impossible, vu le peu de temps dont je dispose, de décrire en détail ou même d'indiquer les preuves qui ont été données aux personnes qui se sont adressées à notre bureau. J'aurai peut-être l'occasion d'en parler une prochaine fois.

Mais il est beaucoup plus intéressant de relater un incident remarquable qui s'est produit la semaine dernière au « bureau de Julia ». Il sort du cadre des affaires régulières du bureau, mais comme il éclaire un côté de ses opérations, il mérite d'être cité avec quelques détails. Les membres du « bureau de Julia », à Mowbray House, se réunissent chaque matin, à dix heures, pour conférer avec leur directrice qui, visible aux clairvoyants, occupe le fauteuil présidentiel du cercle. Après des prières et une brève lecture, on lit les messages reçus par les secrétaires automatiques de Julia. Le clairvoyant, couvrant alors sa face avec ses mains, décrit les formes qu'il voit, mais qui sont invisibles pour les autres, et répète les messages qu'il entend. Généralement, ces derniers se rapportent à des affaires du bureau ; mais quelquefois les esprits, attirés par les vibrations sympathiques créées par la petite réunion, font leur apparition et délivrent des messages à ceux qui sont présents. C'est une intervention inattendue de ce genre que je vais vous raconter.

C'était dans la matinée de jeudi 16 septembre. Le jour précédent, j'avais promis à la princesse Wiassemsky de l'accompagner à Mourmelon-le-Grand, près de Châlons, pour assister à des essais d'aéroplane auxquels son fils devait procéder le lundi suivant. Après avoir reçu deux brefs messages de Julia, le clairvoyant dit : « J'entends une autre voix qui parle. » Je cite maintenant les notes suivantes prises sur le carnet du secrétaire :

— Si vous allez à Châlons, je vais avec vous.

M. W. T. Stead. — Qui est-ce qui parle ?

Le clairvoyant. — Je suis mort depuis quelque temps ; mon nom est « Lefebvre ».

(Aussi étrange que cela paraisse, ce nom n'évoqua en moi aucun souvenir. J'étais à l'étranger lorsque Lefebvre se tua et je pensais que ce pouvait être quelqu'un mort depuis longtemps).

Aucun membre du cercle ne reconnut le nom.

M. W. T. Stead. — Connaissez-vous l'aéroplane de Bolotoff ?

— Oui. Dites à ce jeune homme de ne pas être trop téméraire, car il est très probable que son moteur ne va pas marcher normalement. Je ne pense pas qu'il y aura ce que vous appelez un accident, mais qu'il vérifie soigneusement son moteur ; modérez son impétuosité. Vous-même, ne montez pas. Il me faut aller là-bas avec vous, car je désire écrire ensuite sur ce sujet par votre intermédiaire.

M. W. T. Stead. — Bolotoff vous connaissait-il ?

— Non ; je l'ai rencontré.

M. W. T. Stead. — Que faisiez-vous de votre vivant ?

— J'étais mécanicien.

Un autre esprit se mit alors à parler et l'incident en reste-là.

Le jour suivant, Julia fit au cours de ses communications cette remarque : « Cet homme nommé Lefebvre dit qu'il va avec vous à Châlons. Il espère que vous irez ».

M. W. T. Stead. — Demandez à Lefebvre si c'est lui qui a été tué dans un accident d'aéroplane.

— Oui, je pensais que vous le saviez.

M. W. T. Stead. — Vous pouvez communiquer directement avec moi. Parlez-vous anglais ?

— Non, pas beaucoup ; mais je transmets mes pensées au médium et il les traduit en anglais.

M. W. T Stead. — Connaissiez-vous Bolotoff ?

— Je me suis trouvé avec lui. Je pense que son triplan est très bon, mais il fera bien de surveiller son moteur et de voir si tout va bien.

M. W. T. Stead. — Qu'est-ce qui a causé votre chute si rapide ?

— Je n'ai pas eu le temps de penser ; vous n'avez guère le temps de réfléchir lorsque vous tombez.

M. W. T. Stead. — Dans votre chute si inattendue, avez-vous conservé votre sang-froid?

— Voici ce que j'ai ressenti. J'eus conscience que je tombais, mais avant de toucher la terre j'avais perdu connaissance. Je ne ressentis aucune douleur ni aucune sensation dans mon corps physique. Il me sembla que mon esprit était projeté au dehors. J'eus une sensation de rotation rapide, puis quelque chose céda soudainement et je me trouvai dans l'air, voyant au-dessous de moi mes restes mortels et l'appareil. Ce n'était pas désagréable. Je me rendis compte aussi qu'un être très puissant et qui me calmait était auprès de moi et demain ce même être essaiera d'écrire par votre main lorsque vous serez à Châlons.

Le samedi soir 18 septembre, je téléphonai à M. Bolotoff l'avertissement que j'avais eu à propos de son moteur et qui me venait d'un esprit disant s'appeler Lefebvre. Il me répondit qu'il se tiendrait sur ses gardes.

Le lundi, nous arrivâmes à Mourmelon. Le moteur soigneusement vérifié paraissait très bien fonctionner. Aucune personne au courant des aréoplanes ne pensait que ce moteur pût donner des ennuis. C'était un Panhard à quatre cylindres. Il avait subi tant d'épreuves et avait été essayé si souvent qu'il semblait impossible qu'il vînt à manquer.

Mais à six heures, lorsque M. Bolotoff monta sur son siège, il fut impossible de faire partir la machine. Quelque chose ne fonctionnait pas, la manivelle de mise en marche se brisa et à notre grand regret les essais durent être abandonnés.

Je laisse à d'autres le soin d'expliquer le phénomène. Quant à moi, je me contente de me porter garant de l'exactitude absolue du récit que l'on vient de lire, exactitude que confirment d'ailleurs le compte rendu sténographique ainsi que les déclarations de quatre ou cinq personnes qui entendirent cet avertissement.

W. T. Stead.

Certes, si M. Stead avait pu nous convaincre que son correspondant mystérieux était bien l'aviateur Lefebvre, sa communication eût été de nature à provoquer une émotion considérable.

Mais comment cherche-t-il à faire passer en nous la foi qui l'anime ?

Ici, dès l'abord, et suivant en cela la méthode et la courtoisie de Gaston Mery, nous tenons à affirmer que nous ne sommes pas des sceptiques professionels. Un phénomène s'étant produit en dehors des données officielles de la science, nous n'allons pas en rire sottement et le nier d'emblée. Non. Par contre, si nous n'accueillons pas ce phénomène avec un scepticisme de commande, au moins essayons-nous de l'examiner avec un esprit critique et de le passer au crible de la raison.

Pour nous convaincre de l'identité de « l'esprit Lefebvre », M. Stead invoque d'abord la spontanéité de sa communication. Lefebvre s'est présenté et s'est nommé lui-même, alors qu'on ne l'attendait pas et qu'au bureau récepteur on ignorait même sa mort tragique.

Second argument. Lefebvre a prédit qu'un autre aviateur du nom de Bolotoff aurait un accident de moteur et cette prédiction s'est réalisée.

Enfin — éléments pouvant permettre de mieux l'identifier — Lefebvre avait déclaré qu'il était mécanicien, qu'il savait un peu l'anglais et qu'au moment de sa chute il avait perdu connaissance avant de toucher le sol.

Au lieu de croire, comme M. Stead, que feu Lefebvre s'était manisfesté à lui, nous nous disions, nous, qu'un de ces « amoraux » dont parlait G. Mery avait fort bien pu utiliser l'incident de la mort de Lefebvre pour mieux induire en erreur M. Stead. Nous nous disions aussi que la prédiction faite pour le moteur de M. Bolotoff était bien puérile, lorsque

le lendemain du jour où avait paru la communication de M. Stead, le même journal *Le Matin* reproduisait une lettre de M. Lambert, ingénieur, ami intime de l'aviateur décédé, qui, mieux que nous n'aurions pu le faire, réduisait à néant les apparences d'authenticité de l'esprit qui se disait Lefebvre. Nous nous contentons donc de publier à notre tour cette lettre :

Monsieur le rédacteur en chef,

Votre journal n'a pas ménagé les marques de haute sympathie à l'aviateur Eugène Lefebvre, lors de l'affreux accident qui lui a coûté la vie.

Permettez-moi donc de vous faire part de la pénible surprise éprouvée par ses amis en lisant l'article paru ce jour sous la signature W.-T. Stead. Bien que mandataire autorisé de la famille Lefebvre, je ne veux pas aggraver et renouveler sa douleur en la faisant intervenir dans cette circonstance.

Ami d'Eugène Lefebvre depuis quinze ans, ayant eu ce valeureux garçon sous mes ordres directs pendant dix années de la plus affectueuse collaboration, je puis parler de lui et de sa pensée intime en toute connaissance de cause. J'affirme donc que c'est faire erreur totale et se méprendre sur sa mentalité que de lui prêter les propos que vous avez reproduits.

C'est en toute certitude que je puis dire que s'il avait eu la possibilité de communiquer avec nous, ce n'eût pas été pour s'intéresser à M. Bolotoff, *qu'il ne connaissait pas*, mais plus probablement pour transmettre aux siens des recommandations plus sérieuses et plus graves. Pure hypothèse, me direz-vous, mais moins désobligeante pour la mémoire de mon élève et ami.

Ce qui par contre est certain pour tous ceux qui l'ont connu, c'est l'invraisemblance *absolue* du propos qu'on lui prête.

1° M. W.-T. Stead. — *Que faisiez-vous quand vous étiez vivant ?*

Réponse !!! — *J'étais mécanicien.*

Jamais il ne se fût exprimé ainsi.

Eugène Lefebvre, peu de temps après sa sortie de l'Institut industriel du Nord, à Lille, est entré dans mon bureau comme élève ingénieur ; il fut ensuite chef de service et pendant six années a été chargé de l'étude et de l'exécution de travaux frigorifiques fort importants. Il exerçait donc activement la profession d'ingénieur, et j'ajoute qu'il m'est quelquefois arrivé de le plaisanter amicalement sur ce qu'avait d'un peu puéril le soin minutieux avec lequel il veillait à ce que sa qualité d'ingénieur fût dûment inscrite sur tous les plans ou études techniques dont il avait la responsabilité.

Il n'a jamais été « mécanicien » au sens français de ce mot, c'est-à-dire conducteur de machines, mais il avait, à juste titre, la prétention d'occuper un rang plus élevé dans la hiérarchie industrielle et il tenait *essentiellement* à bien l'établir.

2° M. W.-T. Stead. — *Parlez-vous anglais ?*

Réponse. — *Non, PAS BEAUCOUP, mais je transmets mes réponses au médium et il les traduit en anglais.*

Lefebvre ne savait pas un traître mot d'anglais et n'aurait même pu apprécier approximativement un texte imprimé en cette langue. Malgré mes instances amicales réitérées, il a toujours négligé cette étude et pour cette raison ne m'a pas accompagné en Angleterre pour des travaux très importants.

3° M. W.-T. Stead. — *Dans votre chute, avez-vous conservé votre sang-froid ?*

Réponse. — *J'eus conscience que je tombais, mais AVANT DE TOUCHER LA TERRE j'avais perdu connaissance. Je ne ressentis aucune douleur...*

L'enquête a prouvé avec évidence, que mon malheureux ami a été tué *à terre* d'un coup d'aile de l'hélice tribord, qui n'a pu l'atteindre qu'après que le choc sur le sol l'ayant projeté hors de son siège, il a été lancé dans le rayon de giration de cette hélice. La perte initiale de connaissance ne pourrait donc être attribuée qu'à une terreur intense ; or il avait démontré à Reims qu'il était inaccessible à ce sentiment.

4° *Le moteur de l'appareil Bolotoff n'a pas fonctionné le 18 septembre, jour de la visite de M. Stead.*

Je ne désobligerai personne en constatant que pour les moteurs légers d'aéroplane le bon fonctionnement est l'exception ; rien d'étonnant à ce que M. Stead ait été le témoin d'un incident *habituel.*

Je veux donc espérer qu'après ces quelques explications les âmes candides seront rassurées et que la cause sera entendue pour tous ceux qui ne sont ni crédules ni intéressés dans le bureau mercantile Julia.

Vous avez pris soin de présenter M. W.-T. Stead à vos lecteurs : il est entendu qu'il s'est acquis dans la littérature commerciale de son pays une situation considérable. On le dit un protagoniste fervent de l'entente cordiale. Qu'il nous permette de lui dire qu'il n'aura de succès en France, dans ses entreprises commerciales ou autres, que s'il prend soin de respecter nos usages et nos susceptibilités légitimes.

Nous avons en France le culte de la mémoire des morts : celle d'Eugène Lefebvre appartient non seulement à sa famille, mais aussi à tous les Français par sa fin glorieuse.

Je veux donc espérer, monsieur le rédacteur en chef, que ce sera pour vous raison suffisante d'arrêter une entreprise qui n'aurait même plus l'excuse d'une apparente bonne foi et qui a renouvelé cruellement des douleurs et des regret infinis.

Vous remerciant à l'avance, je vous prie d'agréer, monsieur le rédacteur en chef, la meilleure expression de mes sentiments distingués

Ch. Lambert,
Ingénieur des Arts et Manufactures,
52, rue d'Amsterdam, Paris.

De la lettre précédente, il résulte :

1° Que Lefebvre ne connaissait pas Bolotoff et n'avait aucune raison, du fond de sa tombe, de s'intéresser à son moteur.

2° Que Lefebvre, qui tenait essentiellement à son titre d'ingénieur, ne se serait jamais, même outre-tombe, désigné comme mécanicien.

3° Qu'il ne savait pas un traître mot d'anglais et n'avait pu dire qu'il en savait un peu.

4° Qu'il était mort, non pas d'un traumatisme occasionné par sa chute sur le sol, mais d'un coup reçu à la tête postérieurement à celle-ci.

5° Qu'enfin les moteurs d'aéroplane fonctionnent en général d'une façon défectueuse et que leur non fonctionnement est leur état habituel.

Que restait-il après cela de la sensationnelle communication de M. Stead ? Rien sinon qu'il avait pu être mystifié par de mauvais esprits, mais que ce n'était certainement pas l'esprit de Lefebvre qui s'était manifesté à lui.

C'est que, voyez-vous, chers lecteurs, si les mauvais anges ont le pouvoir de nous berner en empruntant des formes trompeuses, ils n'ont pas la faculté de surprendre ceux que la foi catholique a prévenus et armés contre les entreprises du malin.

R. Faral.

Reportages dans un fauteuil

⁂ *Les Superstitions au Théâtre.*

On rentre ! On rentre !... Le Tout-Cabotinville a réintégré Paris. Au péristyle étincelant des théâtres se pressent mentons bleus, critiques, soiristes, mondains — et cette foule indéfinissable de personnalités boulevardières dont on ne connaît que la figure, qui n'ont d'autres fonctions sociales que d'être là, encombrant l'orchestre et les loges à toutes les premières, en vertu de droits mystérieux.

Ils se sont retrouvés avec une satisfaction sans mélange et des papotages infinis, impressions et « potins » de vacances, à la Porte-Saint-Martin, où M. Decourcelle rajeunit le vieux roman de l'évasion du Temple ; au Théâtre-Réjane, où la troupe sicilienne gesticule dramatiquement ; à la Comédie-Française, où la *Robe Rouge*, de Brieux, nous a fait voir un Sylvain bien jeune pour la date de naissance que lui assignait certain programme : 1831... au lieu de 1851 !

Et l'on va se retrouver encore cette semaine au Vaudeville, pour la *Suzette* du même Brieux, qui fournira à Mme Andrée Mégard un de ses plus beaux rôles ; aux Nouveautés, pour le joyeux *Théodore et Cie*, de MM. Nancey et Armont ; au Théâtre-Antoine, où M. Bénières, l'auteur des *Tabliers Blancs*, nous présente *Papillon dit Lyonnais le Juste*, histoire du Compagnonnage, acceptée avec d'autant plus de plaisir par M. Gémier que l'excellent directeur est fils de compagnon et d'une « mère des compagnons », aussi bien que M. Bénières.

Il faut des catastrophes nationales, comme celle du *République*, dont tout le pays a crié d'angoisse, pour que, dans le grand bourdonnement de Paris, l'attention se détourne des nouvelles théâtrales : — droit des pauvres infligé à ce patient appauvri qu'est le public, impôt sur les billets de faveur, querelle Claretie-Lara contre Géniat-Simon, démission de Mme Rose Caron, professeur au Conservatoire, etc., etc.

— Vous savez que Sarah va donner une *Jeanne d'Arc* d'Emile Moreau, et qu'elle sera la Vierge de Domrémy après avoir été celle d'Avila ? — Gémier doit jouer *Tartufe*, pour faire voir un peu à Antoine... — Tristan Bernard adapte Shakespeare, *Antoine et Cléopâtre*, pour Lugné-Poë. — Et les Bouffes ? *Lysistrata* va-t-elle en chasser la cerise ?

⁂

« Cerise » est le mot théâtral pour dire « la guigne ». La guigne n'est-elle pas une sorte de cerise ? Ainsi on évite le mot odieux susceptible d'attirer la chose. Et si, par hasard, un téméraire l'a prononcé près de vous, frappez vite, par trois fois, du bois, de l'index plié...

On sait qu'il n'y a pas de gens plus superstitieux que les gens de théâtre. Très nouveau siècle, éclairés (tu parles !) et se faisant honneur de ne point croire en Dieu, ni à d'autres « fariboles » de ce genre, selon le mot d'un éminent Sociétaire, ils n'en croient pas moins dur comme du fer — qu'ils s'empressent de toucher à l'approche d'une soutane — qu'il y aurait une véritable imprudence à prononcer dans les coulisses le mot « ficelle » ou le mot « corde », cela provoque des accidents. Il faut dire « fil » ou « câble » ;

dans tous les théâtres, celui qui enfreint cette règle est tenu de payer une tournée aux machinistes.

De même, il est d'observation séculaire que passer sous le pont formé par une échelle dressée porte malchance. Aucun artiste, aucun choriste n'y passera; le scepticisme d'un homme intelligent a des bornes!

On ferait un curieux volume avec ces superstitions de théâtre. M. Ginisty, si érudit en la matière, devrait nous le donner, en remontant jusqu'à l'époque où La Caverne en causait avec sa fille Angélique et avec Mlle de l'Estoile, pendant que le chariot comique les cahotait sur les chemins manceaux.

Passons en revue, si vous le voulez bien, quelques fétichiens d'aujourd'hui.

⁂

La Comédie-Française va donner une comédie de M. Henry Bernstein, *Après moi*. Cette nouvelle a causé un immense étonnement. Non parce que la maison de Molière et de Corneille ouvrait ses portes à l'auteur des pièces les plus brutales de ces dernières années (il peut dire : *Après moi*, tirez l'échelle); mais parce que ce titre compte plus de six lettres. « M. Bernstein s'était toujours piqué jusqu'ici, ont fait remarquer tous nos confrères, des titres en six lettres, exactement : *Le Détour*, *Le Marché*, *La Griffe*, *Le Voleur*, *Samson*, etc... Quel événement avait bien pu le guérir de son fétichisme. » L'insuccès d'*Israël*, peut-être?...

(On pourrait dire, d'ailleurs, que les titres des pièces précitées sont bien en huit lettres et non en six : car elles ne s'appellent pas *Détour*, *Griffe*, *Voleur*, etc... De plus, n'y a-t-il pas, au compte de M. Bernstein, un *Frère Jacques* qui ne fit que passer au Vaudeville!)

Le même auteur fourre, paraît-il, dans toutes ses pièces un personnage du nom de Zambo, ou s'arrange pour qu'on prononce dans le dialogue ce nom talismanique. Et l'on se demande avec une curiosité ardente si *Après moi* rompra aussi avec la tradition de Zambo.

Dans le même ordre d'idées, notre confrère Léo Marchès mentionnait la sympathie que M. Hertz, directeur de la Porte-Saint-Martin, professe pour le nom de « Totah ». Il lui faut un Totah sur l'affiche. Aussi la Porte-Saint-Martin compte-t-elle en ses rangs un personnage du nom de Totah, qui joue dans toutes les pièces sans jamais un jour de congé. Depuis que M. Hertz est devenu, avec M. Jean Coquelin, directeur de l'Ambigu, ce théâtre possède un Totah jeune. Un troisième Totah accompagna Guitry à Londres; un quatrième figurait en même temps dans une tournée de *Cyrano*.

Le même directeur ne manque pas de chausser des bottines neuves à chaque répétition générale.

M. Samuel, qui poussa le flair du succès jusqu'à se faire passer pour juif, a pour fétiche son chapeau de paille, canotier modeste qu'il n'échange jamais contre une autre coiffure. Des cornes de corail et autres gris-gris ornent aussi ses breloques.

On raconte cette amusante anecdote. Un jeune auteur lui lisait un jour une pièce. Le directeur la trouvait amusante, mais il attendait un signe, un présage pour se prononcer. Après le troisième acte, l'auteur avale un verre d'eau et, reposant le verre un peu nerveusement, en brise le pied. M. Samuel se lève, ému. C'était là le présage :

— Votre pièce est reçue, mon cher ami.

La pièce s'appelait *Le Bonheur, mesdames*, de Francis de Croisset.

M. Henry Bataille, dont la Renaissance a repris *le Scandale* et dont l'Athénée va donner la *Manon, fille galante*, avec Albert Flamant, est dans l'usage, chaque fois qu'une pièce de lui se répète, de transporter ses pénates à l'hôtel le plus voisin du théâtre, et, malgré cela, jamais il n'assiste à ses répétitions.

Massenet, les soirs de ses premières, se couche à huit heures, après avoir pris de la camomille; Meilhac, on s'en souvient peut-être, partait pour Versailles; Saint-Saëns pousse jusqu'aux îles Canaries; Albert Guinon, l'auteur de *Décadence*, se lance sur une route et fait trente kilomètres à pied.

Mme Sarah Bernhardt avait une foi superstitieuse dans les opales, si généralement redoutées; mais à la suite d'une maladie qu'elle fit, elle abandonna l'opale pour transporter sa confiance au rubis.

Feu Grisier avait horreur du chiffre 7; les septièmes tableaux étaient numérotés 6 *bis*.

Feu Rochard aimait le discrédité chiffre 13; c'était le 13 qu'il s'efforçait de donner ses premières, et si ce 13 était, par-dessus le marché, un vendredi, sa joie n'avait plus de bornes.

— Le chiffre 13 est, en effet, un chiffre d'heureux augure, me disait, il y a peu de temps encore, un écrivain bien connu des lecteurs de l'*Echo*, et qui n'est pas déplacé dans cet article sur les superstitions des gens de théâtre, puisqu'il appartient au Cercle de la Critique. Oui, le 13 est fort bon. Ne me parlez pas du 11, par exemple.

Sur ce, ayant une petite opération à faire faire, il entre dans une maison de santé célèbre, et fidèle à ses principes, choisit la chambre 12 *bis*. De chambre 13, il n'y en avait pas.

Le lendemain, notre ami, dont la santé générale était excellente et qui, dans une opération antérieure,

avait admirablement supporté le chloroforme, trépassait presque, pris d'une syncope, sur la table d'opération. On devait lui casser des dents pour pratiquer plus vite les tractions de la langue.

— Eh bien, me dit il quelques jours après, un peu pâle, quelle chance d'avoir eu ce numéro 13!... Avec le numéro 11, j'étais mort!

GEORGES DE CÉLI.

VICTOR HUGO ET L'AU-DELA

Puisque l'on vient de célébrer le cinquantenaire de la Légende des siècles *et que, de nouveau, il fut beaucoup question de son illustre auteur, il n'est pas sans intérêt de publier un article que l'excellent poète Jules Bois a fait paraître récemment dans le* Matin, *sur Victor Hugo et l'Au-Delà.*

C'est un argument bien connu contre l'étude des angoissants problèmes du mystère que les niaiseries débitées par de prétendus esprits et les fariboles des tables tournantes. Jamais, affirme-t-on, les voix de l'inconnu n'ont parlé un langage digne d'être sérieusement écouté. Les faits semblent généralement donner raison à cette critique. Il n'empêche que nous possédons, encore inédit il est vrai, un document incomparable émanant de la personnalité peut-être la plus haute du siècle passé.

Comme Gœthe — Gœthe, le plus équilibré sans doute des génies — Victor Hugo fut, pendant plusieurs années, hanté par ce qu'on est convenu d'appeler l'au-delà. Il eut même, je puis le dire, son Sinaï à Jersey. Moïse redescendit de la montagne avec les Tables de la loi; le poète exilé revint de son rocher avec une révélation nouvelle apportée par des tables aussi, mais qui, pour n'être que de simples guéridons, n'en eurent pas moins une influence décisive sur sa carrière littéraire et philosophique, et, par contre-coup, sur l'esprit de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Oui, pendant plusieurs années, à Marine-Terrace, Victor Hugo interrogea les tables et crut fermement correspondre avec la plupart des grands morts du passé. Au cours de ces expériences, il se persuada encore que des forces intellectuelles, autres pourtant que les âmes des morts, habitent l'Invisible, pouvant converser avec nous et particulièrement avec lui, Hugo.

Les procès-verbaux de ces séances mémorables existent; ils n'ont pas encore été publiés. En écrivant cet article, j'ai sous les yeux l'étrange cahier qui relate ces troublants phénomènes. Là, minutieusement, jour par jour, furent notées, de la main de Hugo lui-même ou d'Auguste Vacquerie, les questions posées par les exilés de Marine-Terrace à ces autres exilés aussi que sont les morts, mais qui peut-être ont rejoint leur véritable patrie. Ceux-ci répondent à ceux-là, et c'est un dialogue extraordinaire, un chaos rempli d'éclairs avec de très rares trivialités, des réponses qui enthousiasment et effarent, des éclats de rire qui alternent avec des pages de la philosophie la plus haute, la plus consolante et la plus belle, des poèmes signés par les défunts les plus illustres, toujours remarquables, souvent égaux par leur inspiration et leur forme à ceux de Victor Hugo, parfois — chose presque inconcevable — supérieurs (tel fut, du moins, l'avis de Sully-Prudhomme, consulté par Paul Meurice et moi). Et aux « Esprits » viennent se mêler les idées. Après Eschyle et Shakespeare, le Drame lui-même anime le guéridon. La « Dame blanche », qui sort des brumes de la mer, alterne avec la Blague qui revient sans doute des cafés du boulevard. L'ânesse de Balaam fait prophétiser le pied du guéridon où, tout à l'heure, le lion d'Androclès rugira en beaux vers. Et ils passent en trombe, les plus grands, les plus maudits, les plus fantasques, Luther et Loyola, Mandrin et le Masque de fer, Molière et Dante, Torquemada et Nemrod. Ils se choquent, se bousculent, se supplantent, toujours imprévus, souvent admirables, retenant pendant des heures, autour d'un meuble qui s'agite et frappe le parquet, ce public d'élite angoissé et frémissant.

⁂

Auguste Vacquerie, qui avait assisté aux plus importantes séances et qui même, plusieurs fois, « se prit de bec » avec les Esprits, me convia le premier, après une lecture de *Satanisme et Magie*, pour étudier ces procès-verbaux uniques en leur genre. Auguste Vacquerie admettait les « Esprits de Jersey ». « Ils sont exceptionnels, me disait-il, baroques, capricieux. Qu'importe! Je crois en eux comme je crois aux onagres. »

Le dépouillement de ces procès-verbaux, commencé par Auguste Vacquerie, je le continuai avec Paul Meurice qui me fit signe à son tour, Vacquerie était allé rejoindre les invisibles partenaires de Jersey. « Je sais, me dit Paul Meurice, la confiance qu'il vous a témoignée; je veux vous la continuer. » Meurice m'expliquait l'ambiance, le milieu, la psychologie des expérimentateurs, parmi lesquels, en dehors de Hugo, de sa famille et de ses plus illustres amis, on comptait Téléki, le libertaire hongrois, le géné-

ral Le Flô, monarchiste impénitent, Jules Allix et quelques autres.

En somme, voici comment les évocations commencèrent :

***

Mme de Girardin, férue de spiritisme, arriva à Jersey le mardi 6 septembre 1853. Les premiers essais furent infructueux. La table carrée « contrariait le guide ». On acheta dans un magasin de jouets d'enfants une tablette qui ne bougea pas davantage.

Hugo, croyant, mais incrédule, répugnait aux premières séances qui lui semblaient une parodie presque sacrilège.

Mme de Girardin s'entêta : « Les esprits, dit-elle, ne sont pas des chevaux de fiacre qui attendent le bon plaisir du client; ils sont libres et ne viennent qu'à leur heure. »

Enfin, le petit meuble s'anima. « Devine le mot que je pense », lui demanda Vacquerie. La réponse fut juste. « Traduis maintenant le mot qui est dans ma tête. » Le guéridon répliqua : « Tu veux dire souffrance. » L'interrogateur pensait : amour. On s'intéressait de plus en plus. « Qui es-tu ? » demanda-t-on à l'esprit. Il épela : « Léopoldine. »

Au nom de la fille que Victor Hugo venait de perdre, il y eut une émotion inexprimable. Mme Hugo pleurait. Charles questionna sa sœur. La nuit fut vite passée en un dialogue où la curiosité alternait avec la joie, l'espérance et l'angoisse. A Léopoldine succédèrent d'autres personnages historiques ou fabuleux. On consulta le guéridon même pendant le jour. Les esprits donnaient des rendez-vous à heures fixes. Tant que brillait la lumière du jour, la table était envahie par les « Idées ». La nuit, fidèles à la tradition qui nous montre l'essaim frileux des ombres préférer les ténèbres, du fond des siècles accouraient, vers la table hospitalière de Hugo, philosophes, poètes, criminels, pitres, héros, prophètes, messieurs, rois et tribuns.

Les poètes s'exprimaient en vers, les autres en prose. Chacun exigeait d'être questionné à sa manière. Hugo, qui ne doutait pas de l'identité de ces visiteurs, prenait la peine d'improviser pour eux des strophes ou des paragraphes...

— Mais, dira-t-on, il y a eu là un simple phénomène d'illusion. Hugo se jouait à lui-même, sans s'en douter, une comédie lyrique et dramatique. Nous savons comme les tables sont dociles aux mouvements inconscients. Hugo faisait à la fois des questions et des réponses.

Je vous arrête. L'objection ne tient pas debout, car Hugo n'est jamais à la table; même il n'est pas toujours dans la chambre. Quand il assiste aux séances, il se contente de reproduire passivement et à leur suite les lettres qu'indique, par coups frappés, le meuble. Sauf pour les demandes, il n'est qu'un secrétaire machinal. Bien mieux, les réponses du trépied moderne sont si indépendantes de lui, qu'il les désapprouve parfois, ne les comprend pas, discute avec elles. Il leur arrive de lui donner de rudes leçons, mais Hugo les traite toujours avec le plus grand respect.

Quel était donc le médium?

Car pour toute expérience de spiritisme, il faut un médium, c'est-à-dire quelqu'un qui serve de transmetteur aux messages de l'invisible, comme l'employé du télégraphe enregistre les lettres et les mots qui lui sont adressés aussi par quelqu'un qu'on ne voit pas.

Le médium fut quelquefois Mme Hugo, surtout Charles, son fils. On peut même dire que celui-ci (en consultant le programme des séances, on s'en rend compte) est presque indispensable aux manifestations.

Vous allez me dire : « Pourquoi ne pas supposer que Charles s'est amusé à faire parler la table? Il avait de l'esprit et même du talent; les cahiers de Jersey sont ses œuvres. »

Avec Auguste Vacquerie et Paul Meurice, nous avons examiné cette objection, et nous avons conclu que la tricherie était improbable et impossible.

Improbable, car il faudrait admettre que ce fils très admirant se fût moqué, non seulement d'un père très vénéré, mais aussi de la douleur de sa mère. Songez que c'est sa sœur Léopoldine, morte récemment, qui a parlé la première à la table et amené avec elle le cortège des autres ombres.

Impossible, car il eût fallu préparer, dans l'intervalle des séances, les très belles réponses en vers ou en prose que la table improvisait. Et l'on se serait vite aperçu de la supercherie. D'autre part, Charles était l'indolence même. Combien de fois il se plaint de lassitude au milieu des séances... Minuit a sonné, il a fait des armes toute la journée, il demande grâce. Mais dans la table l'esprit s'acharne, les assistants haletants supplient, Charles se résigne.

Une anecdote entre mille démontrera que Charles était bien l'inconscient médium de ces messages, et non pas leur auteur conscient :

Un jeune Anglais qui fréquentait la maison appela, un soir, lord Byron. Celui-ci se refusa à parler français. Charles, ne sachant pas un mot d'anglais, fit l'observation qu'il lui serait difficile de suivre les

lettres. Alors Walter Scott se présenta et, comme pour jouer un tour au médium, répondit ce qui suit :

Vex not the bard, his lyre is broken
His last song sung, his last word spoken.

— Je n'y comprends rien, dit Charles après avoir épelé.

Le jeune Anglais expliqua :

Ne tourmentez pas le barde, sa lyre est brisée,
Son dernier poème chanté, sa dernière parole dite.

La table avait parlé dans une langue inconnue du médium. La preuve était faite : la table avait parlé.

JULES BOIS.

M. Octave Uzanne
ET
LE MERVEILLEUX

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer en villégiature M. Octave Uzanne, le littérateur de talent que le Tout Paris des lettres aime et apprécie. Nous l'avons questionné sur le Merveilleux et le Spiritisme et, avec une infinie bonne grâce, il nous a répondu ce qui suit :

— Je n'apporte aucune incrédulité à tout ce que nous nommons le Surnaturel, qui n'est encore que de l'inexpliqué. Nous sommes, en Europe, des enfants anxieux, curieux et craintifs vis-à-vis de tous les échos du Merveilleux.

« Les moyennes intelligences seules s'insurgent contre les témoignages d'un monde occulte et les nient. Les hommes de valeur, mis à l'épreuve des faits et des communications de l'au-delà, observent, réfléchissent et attendent pour conclure...

— Tout cela, Monsieur, est en parfait accord d'idées avec notre regretté Directeur, mais permettez-moi de de vous demander si vous avez fait du spiritisme ?...

— Je suis de ceux *qui n'ont jamais refusé le « guéridon de touche »*. A diverses reprises en France, en Belgique, en Angleterre, j'ai eu l'occasion de m'approcher du mystère des tables tournantes et des médiums. Je suis toujours revenu de ces incursions au pays des Esprits avec moins d'absolu scepticisme et davantage de goût pour ces épreuves, d'autant plus troublantes qu'elles nous réfèrent souvent les révélations de traits de caractère, de vérités intimes, que nous pouvons seuls contrôler.

— Vous avez obtenu des manifestations ?...

— « Des amis célèbres ou obcurs, d'humbles disparus, ont répondu à mes appels formulés *en pensée*, m'ont exprimé des choses qui portaient le profond cachet de leur individualité morale, dans le style de leur esprit, avec la couleur de leur âme. J'en fus très frappé. J'ai vu à Londres, sous les doigts de délicates jeunes filles évoquant un aïeul, *dandy libertin* du temps de Georges III, une lourde table danser une gigue effrenée, martelée sur le plancher avec un rythme saisissant. Des faits inexpliqués, étranges, fantastiques (alors que je me pique d'un parfait sang-froid et d'une cérébralité absolument réfractaire aux hallucinations) se sont produits, dans ma chambre, à certaines heures de ma vie, des fait visibles, palpables qui ne pouvaient venir de troubles de la vision ou de l'audition. Ces phénomènes seraient trop longs à conter et j'ai la sagesse de les taire pour ne point passer pour un faiseur d'histoires à la Edgar Poë ou de contes hoffmanesques.

— Faut-il en déduire que vous croyez au spiritisme ?

— Je ne dis pas cela. Je ne suis pas comme Hugo, comme Sardou, comme tant d'autres poètes dramaturges, romanciers ou lettrés, un fervent, un crédule, un convaincu du spiritisme... Je me réserve encore..., mais je ne souris plus, je ne hausse plus les épaules. Je suis à mi-chemin du doute et de la foi.

« La science de demain, qui appréciera infiniment mieux tout ce qu'on peut obtenir de l'électricité humaine, tout ce qu'on peut dégager des effluves et de la polarisation des êtres, du rayonnement des individus, nous expliquera les lois de la transmission de la pensée et nous dira les causes des effets d'apparitions et des échanges apparents, entre les vivants et les morts.

« En attendant, l'heure du mystère a bien son charme que n'apprécieront plus *ceux qui sauront* les raisons de l'Etrange.

« J'aime encore, je l'avoue, à trier, vaguement angoissé, dans les limbes de l'erreur et de l'ignorance avec les troubles et les petits frissons qu'ils nous procurent et les curiosités nouvelles que l'inattendu nous inspire. »

Le jour baissait, nous étions sur la terrasse d'un vieux château où les apparitions et les fantômes doivent se livrer à toute leur fantaisie durant l'hiver et les nuits où le vent hurle...

La pensée de notre Directeur si promptement arraché à l'affection des siens planait sur nous.

Il nous semblait qu'il applaudissait aux idées émises par M. Octave Uzanne et nous nous hâtâmes d'envoyer cette interview à la rédaction de l'*Echo*.

X.

L'abbé Torné et le Merveilleux

I. Mission de l'abbé Torné, traducteur de Nostradamus. — II. Il est prédit par notre prophète national. — III. Secours qui lui furent assurés. — IV. Comment il jugeait le spiritisme et l'illuminisme.

I. — L'abbé Torné n'avait pas encore lu les *Centuries* de Nostradamus, et ne connaissait d'autre ouvrage sur les prophéties modernes que le médiocre recueil de Bareste, intitulé *La Fin des temps*, quand, pendant une maladie, quatre mois après l'attentat d'Orsini, il chercha, pour se distraire, de vieux mots français dans l'œuvre du prophète de Salon. En ouvrant le livre au hasard, il lut un quatrain qui ne pouvait s'appliquer qu'à l'attentat. Or, le suivant concernait le même événement !

Il lut alors tous les quatrains, en marquant d'une croix ceux qui lui semblaient d'accord avec l'histoire, et fit, à cette première lecture, 127 croix. Avant lui, à peine quelques quatrains avaient-ils été bien traduits par les commentateurs. « Le lecteur dit ici, remarque-t-il : Quand on aime le merveilleux, on ne saurait trop en mettre. Ces paroles s'adressent moins à moi qu'à Celui qui a révélé l'avenir à Nostradamus ; Dieu, ne pouvant laisser son œuvre incomplète, a, par des moyens à lui, fait tenter l'interprétation des *Centuries*. Le merveilleux de ces Centuries fera facilement accepter et expliquer le merveilleux qui accompagne leur traduction... ».

« Voici, ajoute-t-il, ce que je regarderai toujours comme bien extraordinaire, et tout le monde partagera ma manière de voir en ce point : livré à moi-même, sans autre impulsion que celle du texte, j'ai été induit à découvrir, pénétrer, saisir le sens véritablement merveilleux caché dans cette œuvre, que trois siècles s'obstinent à marquer d'un cachet surnaturel. Livré à moi-même, j'ai trouvé une réponse à toutes les difficultés, et cette réponse, je la dois le plus souvent à un livre ouvert au hasard, à un souvenir tout à coup évoqué, subitement rajeuni, qui me renvoyait à un livre fermé depuis plus de quinze ans ! » (1)

En effet, le modeste curé était un missionné ; sa mission lui fut donnée en 1858, l'année même où Mélanie Calvat avait la permission de publier son secret, et où la Vierge vint nous crier à Lourdes : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! » Mais Napoléon III, averti par une note de l'abbé Torné, craignit plus encore les bombes révolutionnaires que la vengeance divine ; et quand on lui demanda ce qu'il pensait de l'œuvre prodigieuse du curé de La Clotte : *L'Histoire prédite et jugée par Nostradamus*, il se contenta de répondre : « Ça épouvante et énerve l'imagination ». Ce qui est extraordinaire, c'est que l'empereur fit rendre à l'abbé Torné son manuscrit, qui avait été saisi, et, dans l'intention de voir jusqu'où irait l'auteur, laissa mettre en vente *L'Histoire prédite et jugée par Nostradamus*, ouvrage qui dévoilait sa politique trompeuse, et suppléait au silence imposé en 1858 à Mélanie Calvat.

(1) *L'Histoire prédite et jugée par Nostradamus... Vie de Philippe Ier ou de L.-Philippe, chef d'Orléans...* Bordeaux, 1850, in-4°, p. VI, VII.

II. — Conscient de sa mission providentielle, l'ardent abbé, pendant vingt ans, n'a pas laissé de faire paraître des ouvrages et de répondre à une incroyable quantité de correspondants. Il a crié, sans se lasser, à son siècle, qu'il appelait « inqualifiable », après l'accueil fait « aux tables tournantes, au fluide escargotique, aux esprits fluidiques », que Dieu permet la divulgation des prophéties privées pour que les catholiques ne se croient pas abandonnés de sa Providence (1).

Allix, qui fut membre de la Commune, avait prétendu inventer une sorte de télégraphie par les « escargots sympathiques ».

Il a opposé aux rêveries d'un mysticisme sans frein l'explication catholique, savante et rationnelle qu'il sut donner de plusieurs centaines de quatrains.

Lutteur hardi et confiant, il tint tête aux railleurs comme aux persécuteurs, dont les plus dangereux se trouvèrent dans les rangs du clergé français ; et répéta qu'il y avait miracle d'interprétation, que lui-même, le traducteur, avait été prédit par le grand prophète. Plusieurs fois il cita les quatrains suivants :

IX. 1. Dans la maison du traducteur de Bours
Seront les lettres trouvées sur la table.
Borgne, blanc, roux, chenu, tiendra de court,
Puis changera au nouveau connestable.

Les lettres prophétiques seront saisies sur la table du traducteur de La Clotte (*Bours*, le trou, en dialecte du Midi). Obscur, blanc (d'opinion), rouge (de teint), chauve, il tiendra de court son travail, puis changera de situation quand il y aura un nouveau connétable (Mac-Mahon).

II. 36. Du grand prophète les lettres seront prises,
Entre les mains du tyran deviendront.

(1) *L'Histoire prédite et jugée par Nostradamus... Vie de Philippe Ier ou de L.-Philippe, chef d'Orléans...* Bordeaux, 1860, in-4°, p. IX.

Frauder son roy seront ses entreprises,
Mais ses rapines bientôt le troubleront.

Les lettres du grand prophète seront saisies et parviendront entre les mains de l'usurpateur. Il tentera de prendre ce qui est à son roi. Mais les rapines dont il sera le complice causeront sa perte.

Présage XI. Pleurer. Le ciel a-t-il cela fait faire?
La mer s'appreste. Annibal fait ses ruses.
Denys mouilles. Classe tarde. Me taire.
N'as sceu secret, et à quoi tu t'amuses?

On pleure en se demandant si le ciel est cause de tant de maux. La guerre navale s'apprête. Annibal prépare ses ruses.

Denis (Torné, curé de Saint-Denis du Pin depuis 1865), tu mouilles la plume. La flotte tarde. Tu ne sais te taire. Tu ignores le secret. A quoi t'amuses-tu?

IX. 82. Le roy rusé entendra ses embusches
De trois quartiers ennemis assaillir.
Un nombre étrange larm' de coqueluches.
Viendra lemprin du traducteur saillir.

Le roi habile saura employer des ruses de guerre, contre trois armées ennemies qui l'attaqueront. Un nombre étrange verseront des pleurs par suite d'une coqueluche. La gloire du traducteur brillera (1).

II. 27. Le divin verbe sera du ciel frappé
Qui ne pourra procéder plus avant.
Du resérant le secret estappé
Qu'on marchera par dessus et devant.

La prophétie sera frappée par la permission de la Providence, et son interprétation sera arrêtée. Le secret de l'interprétateur sera étouffé, quand on marchera par dessus et par devant son tombeau.

VI. 31. La Lune, au plein de nuit, sur le haut mont,
Le nouveau Soph d'un seul cerveau l'a vue.
Par ses disciples estre immortel semond,
Yeux au midi, en seins mains, corps au feu.

Le nouveau Sage, par sa seule intelligence, a vu apparaître dans la nuit la lune au sommet de la montagne. Ses disciples lui vaudront la gloire d'un demi-dieu immortel, quand son cadavre aura été entouré de lumières, et placé, les mains sur la poitrine, les yeux tournés vers le midi (2).

L'abbé Torné est bien digne, en effet, d'une renommée impérissable, pour avoir découvert la clef des *Centuries*, le grand secret d'interprétation qui consiste à adapter les noms et termes répétés dans les quatrains (1). Il en est digne encore pour le courage avec lequel il brave les railleurs, les insulteurs et les ennemis que lui valut son zèle à remplir une mission providentielle.

III. — Prêtre d une orthodoxie scrupuleuse, exempt de toute curiosité à l'égard des sciences occultes, l'abbé Torné n'avait jamais lu un livre d'astrologie, et par suite n'avait pu interpréter qu'à demi un récit des *Centuries*, en 48 vers; durant l'impression de son grand ouvrage, *L'histoire prédite et jugée par Nostradamus*, il refusa encore de lire un livre rare de l'astrologue Roussat, qu'un ami lui donna malgré ses refus. Cependant il l'ouvrit par désœuvrement, et tomba sur un passage où l'auteur employait des expressions dont Nostradamus s'est servi, d'après lui, pour désigner une conjonction pleine de menaces pour les années 1789 à 1814. L'interprétation put ainsi être corrigée et complétée au moment même où l'ouvrage allait paraître (2).

Il eut un jour besoin d'un livre intitulé : *Le Nouveau crucifiement de Notre-Seigneur-Jésus-Christ pa Ernest Renan, Jules Michelet*, etc., et il le trouva; mais quand il en demanda un second exemplaire, le libraire lui répondit qu'il n'en avait pas d'autres (3).

Chaque fois qu'il eut à consulter un ouvrage ou un dictionnaire donnant l'explication d'un terme ancien, il le trouva, lui, pauvre curé de campagne, dont la bibliothèque était fort médiocrement garnie. En lisant le 28ᵉ quatrain de la 2ᵉ *Centurie*, il traduisit

Le pénultiesme du surnom de Prophète
Prendra Diane pour son jour et repos.

par: « l'avant-dernier qui aura le titre de prophète travaillera à la clarté de la Lune (Diane) », quand son dictionnaire, poussé par mégarde, tomba et resta ouvert à une page où il put lire: *Dianoia* : 1° entendement, intelligence; 2° figure de pensée. Celui qui est presque le premier des prophètes prendra un style figuré pour ne pas troubler le repos public : tel est le sens véritable (4).

---

(1) En grec, *lampros* signifie brillant. Voir : *Lettres du grand prophète*, p. 25, 31, 170; *Le Roy blanc et la fusion*, p. 82; *Mac-Mahon et Napoléon IV*, p. 25; *Henri V prédit*, p. 163; *Almanach du grand prophète pour 1877*, p. 89.
L'abbé Torné n'a jamais su que le secret était celui de l'origine du véritable Henri V.

(2) *Resérant*, c'est le mot latin *reserans* (*oracula*), dévoilant les oracles. *Soph* est le mot grec *sophos* (sage); *semond* est *semo*, demi-dieu. — *Ibid.* Dans IV, 31, il y a une allusion au psaume 88 de David : son trône est semblable à la lune, qui est achevée pour l'éternité. (*Almanach pour 1873*, p. 60), ou plutôt au psaume 71.

(1) Le secret d'interprétation est expliqué dans les *Lettres du grand prophète* (1871). Voir notre article du 1ᵉʳ février 1898.

(2) *De l'Interprétation prophétique*, 1878, p. 68.

(3) *Almanach du grand prophète* pour 1878, p. 38.

(4) *Nostradamus éclairci*, 1874, br. in-8°, p. 118. Bibl. nat. LB⁵⁷, 4917.

Un jour, l'abbé Torné, qui venait de quitter la cure de Saint-Denis-du-Pin, le 9 janvier 1873, lut dans le *Bulletin du Bibliophile* un passage de Nostradamus : « La rétention des sacrez et principaux troublera. On n'aura voulu croire celui qui avoit prédit. Le pin ne se pourra arracher; par mauvaise tempeste de temps bransler pourra, choir non..... Denys qui par icy sera ne sera sans grand avancement. » L'article de ce *Bulletin* renvoyait à la *Correspondance Peirex* : or, l'abbé Torné y lut les lettres de César Nostradamus, et des pages du grand prophète que personne n'avait éditées. Le grand prophète l'inspirait donc et le guidait dans ses recherches (1).

En outre, l'abbé Torné reçut toujours d'une manière inopinée les secours indispensables. Il écrivit à un étranger : « Depuis que je me suis plongé dans l'étude du surnaturel divin, j'ai dit bien des fois, avec le serviteur d'Abraham : Seigneur, Dieu d'Abraham mon maître, si c'est vous qui m'avez conduit dans le chemin où j'ai marché jusqu'à présent, que la première personne que je rencontrerai soit celle que je cherche » (2).

Jamais il n'eut de visions et d'auditions surnaturelles; toujours il se sentit gardé et protégé surnaturellement.

« On ne m'a jamais vu, écrit l'abbé Torné, à la recherche du merveilleux, et c'est sans nul penchant à l'étude des prophéties et bien malgré moi que je traduis depuis vingt ans Nostradamus. Des spirites me dirent à Bordeaux, en 1861 : « Nous avons évoqué Nostradamus ; il fait de vous les plus grands éloges. » — Je répondis : « Quand vous le reverrez, dites-lui mille sottises de ma part ». — Quinze ans plus tard, c'était la sainte Vierge qui parlait avantageusement de mon travail à une voyante, tout en prédisant autrement que Nostradamus. Je répondis devant vingt personnes à qui me faisait cette étrange communication : « Jésus a dit : Si un ange vous apportait du ciel un Evangile contraire au mien, ne le recevez pas ». Bientôt ce fut une voix sortant de la sainte Eucharistie qui me nommait comme juge d'une explication de la présence réelle. Je refusai péremptoirement la mission... Combien de visionnaires ai-je refusé d'entendre depuis que je suis à Paris. L'un m'avait écrit, il y a trois mois : « J'irai vous voir ; nous nous reconnaîtrons sans nous être jamais vus ». Je lui écrivis de rester chez lui, que j'avais assez et trop du *merveilleux*, de la seule chose merveilleuse qui m'occupe depuis vingt ans. M. Emile Dory n'insista pas tout d'abord. Mais le 25 février, il vint frapper deux fois à ma porte, et ne me trouvant pas, il me laissa sa carte avec ces mots : *Ardentissime cupio te videre ut de rebus maxime gravibus tecum loquar.* Le soir, il vint pour la troisième fois. « Vous sortirez d'ici, lui dis-je, en prévenant toutes paroles, sans m'avoir dit un mot du sujet qui vous amène et sans avoir eu de moi un mot de mon travail prophétique. » Il insista à diverses reprises. Je finis par lui dire dans l'escalier : « Dieu m'apparaîtrait que je le prierais du fond du cœur de rester dans le ciel » (1).

Quelques amis l'engagèrent à étudier les prophéties modernes qu'Adrien Peladan, Victor de Stenay (Collin La Herte), l'abbé Chabauty et bon nombre d'autres éditeurs remirent en circulation et commentèrent après nos désastres de 1870. Mais il leur répondit : « Comment s'assurer de l'authenticité de tous ces textes, et comment reconnaître parmi tant de *prophètes* ceux qui ne furent que des plagiaires et des illuminés ? » Il écrivit même, sur les prophéties modernes, dans son *Almanach du grand prophète pour 1873*, une sévère critique de la *Concordance des prophéties*, par M. Chabauty. Dans cet article, l'abbé Torné rejette les textes prophétiques dits de la Sibylle, de Bénéchobus, du Roi des Lis, de Joachim, d'Holzhauser, de saint Césaire, de Théolosphore, de Werdin, de saint François de Paule, d'une Trappistine, de l'abbé Souffrant, d'une religieuse de Belley, de Jérôme Botin, d'une religieuse, du moine de Padoue, d'une religieuse de Lyelbe, du P. Nectou, de Palma, du curé d'Ars, du bienheureux Bobola, d'une personne pieuse, d'une religieuse, les prophéties mahométanes, placentienne et de Grenoble ; il s'abstient de rejeter celles de saint Thomas, de Vatiguerro, d'Anna-Maria Taïgi, de sœur Marianne de Blois, de Prémol, d'Elisabeth Canori-Mora, de la Mère du Bourg, de la Salette, du P. Bernard Clausi, la prophétie augustinienne et les prophéties allemandes ; et il n'admet sans réserves que celles de saint Malachie, d'Hermann de Lehnin, de sœur Nativité, d'Olivarius, d'Orval, de Marie Lataste, d'Anne-Catherine Emmerich, de Rosa-Colomba et la prophétie Emilienne.

Depuis, la critique a éclairci certaines questions relatives à ces diverses prophéties : mais il reste encore à donner un texte épuré des prophéties de Joachim, d'Holzhauser, de saint François de Paule, du P. Nectou, du curé d'Ars, et à retrouver le manuscrit d'où aurait été tirée celle du moine de Padoue.

L'abbé Torné s'abstint de critiquer les textes accueillis trop facilement par MM. Collin La Herte et Peladan, textes que M. de Novaye a cru devoir insérer au début de son ouvrage récent (2). Il eut du reste à

(1) *Almanach du grand prophète* pour 1877, p. 89.
(2) *Henri V prédit*, p. 17.

(1) *De l'interprétation prophétique*, 1878, p. 71.
(2) Il a jugé sévèrement l'étourderie de M. Collin La Herte et les falsifications de l'abbé Trichaud, dans l'*Almanach* pour 1879, p. 17.

lutter contre des critiques parfois blessantes de l'abbé Chabauty : mais il n'eut jamais le chagrin de voir mettre à l'index un seul de ses ouvrages, que la cour de Rome avait pourtant fait soigneusement examiner.

« N'ayons chacun qu'une prophétie et qu'elle soit bonne », répétait l'auteur de l'*Histoire prédite et jugée par Nostradamus* (1). C'est peut-être cet exclusivisme qui lui valut de mourir en laissant la réputation d'un prêtre qui ne s'était jamais écarté de l'orthodoxie (2). Nous recommandons la lecture de ses ouvrages non seulement aux catholiques, mais aux chercheurs indépendants que préoccupe le surnaturel.

TIMOTHÉE.

(1) *De l'Interprétation prophétique.*

(2) Nous rappelons, pour les nouveaux abonnés qui n'auraient pas lu notre article du 1er février 1898, que l'*Histoire prédite et jugée* se trouve à la Bibliothèque nationale, La39, 6 (3 vol. in-folio), ainsi que la *Concordance des prophéties de Nostradamus avec l'Apocalyse* (La39, 7), la Réédition des Centuries (La39, 8), et les autres ouvrages de l'abbé Torné.

Prévisions astrologiques réalisées

Je tiens à prévenir les lecteurs que le commentaire qui suivra l'article ci-dessous, publié dans cette revue, le 1er août 1905, *n'est pas une apologie du dit article et encore moins une réclame en faveur de l'auteur.*

Ce n'est que la pure et simple constatation de la réalisation malheureuse de faits annoncés depuis quatre ans.

ECLIPSE DE SOLEIL DU 30 AOUT 1905

Cette éclipse visible à Paris, comme éclipse partielle, présente des particularités très intéressantes étant données les positions que les planètes occupent dans les signes du zodiaque et les aspects qu'elles présentent entre elles. En effet, Saturne sombre et maléfique est *en quadrature*, c'est-à-dire éloigné d'environ 90 degrés de Jupiter et de Mars, et il est *opposé*, c'est-à-dire à 180 degrés du lieu de l'éclipse où se trouvent le Soleil, Mercure et la Lune.

Jupiter est aussi en quadrature au Soleil, Mercure et la Lune et il est opposé à Mars agressif et sanguinaire, dans un signe de feu d'où il frappe également de quadrature le Soleil, Mercure et la Lune, et il est en *contre autice* de Vénus, position qui équivaut à une quadrature.

Le Soleil, placé ainsi qu'on l'a vu sous les mauvais regards de Saturne, de Jupiter et de Mars, est *conjoint*, c'est-à-dire presque au même degré dans le même signe avec Mercure et la Lune qui, eux aussi, subissent les mauvaises influences des planètes supérieures.

L'éclipse se produit dans un signe *Humain* et *Double*, ce qui indique qu'elle affectera les hommes et ceux qui les gouvernent, et, comme Mercure est maître du signe dans lequel l'éclipse se produit, qu'il s'y trouve en corps, maléficié par les aspects que nous avons signalés, et qu'il gouverne les intelligences dans les conseils des peuples et des administrations, ces intelligences seront influencées malignement, car Saturne représente la plèbe, les sociétés turbulentes, etc. Mars représente la force, l'armée, la puissance, les chefs, il représente aussi les masses déchaînées, les principes anarchiques, et Saturne et Mars regardent maléfiquement Jupiter qui représente les pouvoirs établis quels qu'ils soient, ainsi que les classes dirigeantes et celles qui possèdent. Jupiter étant en outre placé dans un signe où il est faible, ces aspects indiquent que les pouvoirs auront à subir de rudes assauts.

Vénus, qui représente les arts et les industries d'ordre élevé, est ainsi que nous l'avons dit maléficiée par Mars, ce qui est un indice certain que les arts et les industries auront à souffrir.

Mercure gouvernant aussi les marchés et les affaires, fait présager que les affaires seront mauvaises.

Le signe où se produit l'éclipse est également un signe de *Terre* et *Septentrional*, ce qui indique des mouvements sismiques. Saturne est dans un signe d'*eau* et agira sur cet élément pendant que Jupiter et Mars agiront sur l'*air* et le *feu*, ce qui occasionnera des trombes, des cyclones, etc., et les orages qui se sont produits en France dernièrement sont les précurseurs d'autres plus terribles.

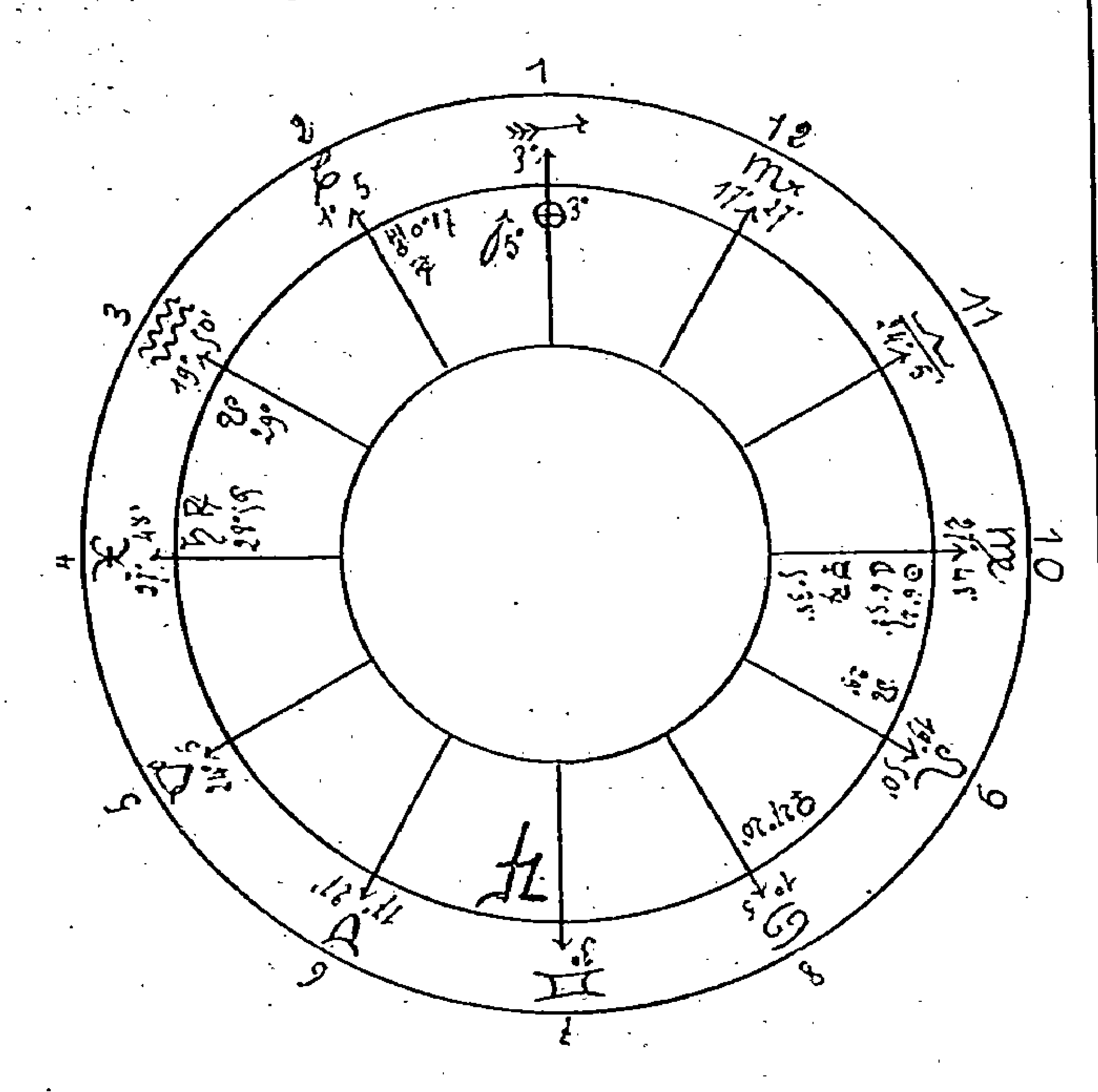
Les présages qui se dégagent des positions des planètes dans les signes du zodiaque ainsi que des aspects qu'elles ont entre elles sont les suivants :

Saturne indique une recrudescence de mauvaises actions, nombreux homicides, morts violentes, maladies, etc.

Jupiter fait prévoir de grands errements dans l'exercice des pouvoirs avec toutes les conséquences désastreuses qui en résultent : il menace les rois, les empereurs, les chefs d'Etats, etc., de haines populaires, de révoltes, de soulèvements.

Mars, l'irascible et le combatif, pousse à la colère, à l'indiscipline, à la violence ; il fait commettre des actes répréhensibles qui excitent les passions populaires et les déchaîne par l'aspect dont il frappe Mercure ; on voit que son action sera très mauvaise sur les esprits.

Il y a une remarque importante à faire, c'est que, malgré que le thème de l'éclipse soit dressé pour la hauteur polaire de Paris, et que Nicolas Bourdin, d'après le thème qu'il a dressé de cette ville, lui donne comme ascendant le 15°46' de la Vierge, c'est-à-dire que cet ascendant est à peu près à 9 degrés du lieu où se produit l'éclipse : *il ne faut pas considérer les présages qui viennent d'être donnés comme se rapportant uniquement à Paris et par suite à la France. Ces présages affectent tous les lieux où l'éclipse est visible, et ils sont nombreux. Ils affectent aussi particulièrement toutes les cités et toutes les personnes dont le thème de fondation ou de nativité dont la pointe de la première maison se lèvera au moment de l'éclipse ou qui auront ce degré au milieu du ciel, c'est-à-dire à la*



Xe maison. Il en sera de même pour tous les enfants qui naîtront ce jour-là ayant ce degré à la Ire maison ou à la Xe. Ceci est un aphorisme que les anciens astrologues regardaient comme certain.

Mercure sous les rayons du Soleil et maléficié est très turbulent : il modifie les états politiques et religieux, ainsi que les lois ; il affecte les hommes de maux nombreux, souvent des maladies sèches, des fièvres, des crachements de sang ; il frappe aussi quelquefois le cerveau. D'anciens auteurs prétendent que les aspects semblables à ceux que nous rencontrons ici, de Saturne, de Mercure, de Mars et de la Lune amènent souvent la peste ou des maladies semblables. Mercure influence également l'atmosphère et la modifie brusquement.

La durée des effets de l'éclipse pourrait être d'environ quatre ans, mais il est très difficile de désigner l'époque précise où ces effets seront les plus violents.

Voici, à titre de curiosité, les noms des pays et des villes gouvernés par les signes du zodiaque où se trouvent les principales planètes et qui, par conséquent, peuvent être affectés par l'éclipse ; ces noms sont pris dans les anciens traités d'astrologie.

1° Les Gémeaux gouvernent : Etats-Unis, Belgique, Basse-Egypte, Lombardie, Sardaigne, Brabant, l'ouest de l'Angleterre, Londres, Versailles, Metz, Louvain, Cordova, Bruges, Nuremberg, Melbourne.

2° La Vierge gouverne : Turquie, ouest des Indes, Assyrie, Mésopotamie, Candie, Croatie, Silésie, Morée, Thessalie, Jérusalem, Corinthe, Paris, Lyon, Toulouse.

3° Le Sagittaire gouverne : Arabie, une partie de la Bretagne, cap Finistère, la Hongrie, Dalmatie, Moravie, Sclavonie, Espagne, Toscane, Avignon, Bade, Cologne, Narbonne, Nottingham, Stuttgart.

4° Les Poissons gouvernent : Portugal, Calabre, Galicie, Normandie, Cilicie, Alexandrie, Ratisbonne, Worms, Séville, Compostel, Liverton.

La *Maison diurne* de Vénus, qui est frappée par Mars, est la *Balance* qui gouverne les bords de la Caspienne, l'Autriche, la Chine, la partie des Indes qui touche à la Chine et le Japon.

Ainsi que le lecteur a pu le voir, l'article dit que les quatre éléments : Eau, Terre, Feu et Air *seront malignement influencés et produiront des cataclysmes, catastrophes, mouvements sismiques, etc.*

Enumérer tous les pays atteints par des fléaux serait long. Néanmoins, nous pouvons citer les principaux : Etats-Unis, San-Francisco, Mexique, ces jours derniers, Japon, villes nombreuses, entre autres Otawa. Italie, Sicile, Calabre, morts en nombre considérable. Mouvements sismiques en Espagne, Portugal, Algérie ; en France, le Midi et la Bretagne, etc., etc.

L'article dit également que Mercure, maître du signe de l'Eclipse et y étant par corps à ce moment, frappé d'aspects maléfiques, influera sur les esprits et provoquera des troubles, des discordes. Des changements de gouvernements auront aussi lieu par Jupiter en IIIe Maison *et dans son exil, en outre, frappé par Saturne et Mars, d'aspects très mauvais.*

Ces présages se sont encore réalisés. Changement de gouvernement en Turquie, en Perse, en Portugal. Des guerres et des révoltes en Perse, en Turquie, au Maroc, pays qui manqua de déchaîner

une guerre européenne et orientale. La question d'Orient, Serbie, Grèce, etc.

Une chose à remarquer également, c'est que astrologiquement Mercure représente l'enfance et la prime jeunesse. Comme on l'a vu il est maléficié et jamais, depuis nombre d'années, *les crimes commis contre les enfants n'ont été plus nombreux, non seulement en France, mais en Allemagne et dans d'autres pays.*

Il est inutile d'énumérer plus de faits, ce qui vient d'être dit suffit pour convaincre le lecteur. Nous nous contenterons d'ajouter qu'un astrologue distingué par ses calculs périodiques de révolutions planétaires a prétendu que ces mêmes influences ne pouvaient s'exercer dans une période aussi longue que quatre ans.

En cela il se trompe, et sa théorie est même contraire à sa propre opinion, car il admet qu'à la naissance les influences des astres agissent sur toute la vie *de l'enfant.*

Donc la discussion est inutile. J'ajouterai seulement, en terminant, que toutes les personnes qui ont péri dans les diverses catastrophes, révoltes, guerres civiles, *etc., avaient un thème de naissance presque semblable comme aspects à celui que le lecteur a sous les yeux.*

VANKI.

AVIS AUX ACTIONNAIRES

Le Conseil d'administration, réuni une seconde fois au siège social, 28, rue Bergère, a décidé que l'Assemblée générale annuelle aura lieu le lundi 18 octobre, à deux heures de relevée.

ORDRE DU JOUR :

1° Rapport du Conseil d'administration sur les opérations sociales de l'exercice 1908-1909.

2° Rapport du commissaire-censeur.

3° Approbation des comptes et fixation du dividende.

4° Nomination d'un commissaire-censeur pour l'exercice 1909-1910.

5° Examen des Statuts de la Société.

6° Mesures à prendre par la Société au sujet de l'exploitation de la Revue, à la suite du décès de M. Gaston Mery.

7° Questions diverses.

Le Conseil d'administration, qui établit actuellement le bilan de la Société, prie ceux des actionnaires qui auraient négligé de toucher tous les coupons payables jusqu'à ce jour, de bien vouloir, par une lettre adressée chez M. Alfred Leclerc, 19, rue Monsieur-le-Prince, à Paris, lui faire connaître le nombre de ces coupons, ainsi que leur numéro d'ordre.

Rappelons que les coupons jusqu'à présent échus portent les nos 1, 2, 3 et 4.

Le paiement de ces coupons, momentanément suspendu, sera effectué dès que, grâce aux indications que pourront bien lui donner les actionnaires, le Conseil d'Administration en aura dressé la liste. Une note insérée dans « l'Echo » informera les intéressés de la reprise de ce paiement.

LE CHATEAU HANTÉ
de Cold-Brook

Pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient point eu la bonne fortune de savourer l'Ame Bretonne, *cette exquise étude de Charles Le Goffic, nous nous faisons un plaisir de publier aujourd'hui quelques extraits de ce remarquable volume.*

Nos breaks filent à grande allure dans la vallée de l'Usk, déroulant sa coulée de sombre émeraude aux deux côtés de la route.

Les plans lointains du Bloreng, du Sugarloaf (pain de sucre) et du Skyridd-Fawr, les trois géants des Black Mountains, le premier haut de 580 mètres, le second de 553 et le troisième de 487, commencent à s'étager dans la brume. La route oblique sur la gauche ; une grille s'ouvre, et nous entrons dans la mystérieuse nuit verte des hêtraies de Cold-Brook. Quelque chose miroite au bout de l'avenue, une petite tache blanche imperceptible qui grandit à mesure, prend forme et se développe, la hêtraie franchie, en un spacieux château de la Renaissance.

Château, ai-je dit ? Plutôt maison de campagne, — comme les trois quarts de ces châteaux gallois, — mais décorée à l'ancienne mode, avec des lambris de hauteur et de grandes cheminées à chambranles. Sauf la salle à manger du rez-de-chaussée, où l'on avait disposé quelques tables et des chaises pour le lunch de cinq heures, toutes les pièces étaient vides. Cold-Brook était encore aux mains des tapissiers et des peintres qui achevaient de le mettre en état pour recevoir ses nouveaux hôtes : un fils de Mme Herbert, diplomate à Copenhague, et sa jeune famille.

Tel quel et dans sa fraîcheur récente, je n'ai point vu de château qui donnât moins l'impression d'un

château hanté. Et comment hanté, et par qui? Nous nous le demandions en visitant ces grandes salles insipides, où la lumière entrait à gros bouillons et dansait jusque dans les coins.

—Attendez d'être dans la *murder's room* (la chambre du meurtre), nous dit Mme Smith.

— Et où est-elle, cette *murder's room*?

— Au second étage, dans les combles du château.

— Eh bien! montons au second étage.

Effectivement, la clef du mystère était là. Un dédale de corridors obscurs, enchevêtrés les uns dans les autres et coupés par des portes basses et cintrées, conduisait dans une petite chambre tout à fait lugubre, cette fois, baignée d'une odeur forte et cireuse qu'aucun courant d'air ne parvenait à chasser et prenant le jour ou ce qu'elle pouvait de jour par une unique fenêtre en retrait percée dans l'épaisseur de la muraille. La chambre était vide, comme toutes les autres chambres du château; mais on ne s'en apercevait point dès l'abord, parce qu'il y avait quelque chose qui l'emplissait toute, qui lui donnait un relief et une animation extraordinaires : c'était une grande flaque de sang noir qui s'éclaboussait violemment sur le plancher, à quelques pas de la fenêtre, et qui ruisselait de là jusqu'au milieu de la chambre. Lavages, grattages, rien n'a pu effacer la sinistre maculature. Nous l'essayâmes nous-mêmes avec nos canifs; mais les planches sont si profondément imbibées que le bois s'écaille et que le sang reparaît par-dessous.

La tradition veut que Cold-Brook, lors des guerres de religion, ait été emporté d'assaut par une bande de Têtes-Rondes. Une discussion s'éleva, dit-on, à propos d'une femme, entre deux de ces reîtres; les épées sortirent d'elles-mêmes du fourreau; l'un des Roundheads, acculé à la fenêtre, poussa brusquement un cri : l'épée de son adversaire lui avait décousu le ventre, et il demeura sur place jusqu'à ce que ses entrailles fussent vides. Le duel n'avait pas eu de témoins, et ce ne fut que de longues années après qu'on découvrit le cadavre. On l'enterra : on voulut purger la pièce du sang qui s'était coagulé sur le plancher; mais tous les efforts furent inutiles et, comme la tache de lady Macbeth, la tache de Cold-Brook ne s'effaça plus. Ce n'est point tout, comme on pense; des bruits de chaînes et des gémissements remplissent, à certaines heures de la nuit, les combles du château et maintes gens ont aperçu le fantôme d'une dame blanche, qui se promenait au clair de lune dans les corridors ou qui collait son front pâle aux vitres de la *murder's room*.

Jusqu'à lady Herbert, on n'avait rien tenté pour couper court à ces manifestations surnaturelles. Lady Herbert, bonne catholique, fit dire des messes; mais les apparitions et les bruits continuèrent. Un exorcisme en forme s'imposait : lady Herbert s'y résolut et, pour commencer, elle amena son chapelain à Cold-Brook, où il devait passer la nuit seul et en prières.

— Figurez-vous, me racontait Mme Smith, que j'étais de la partie : Mme Herbert, que préoccupaient en même temps les réparations à faire au château, frappait à petits coups de canne sur les cloisons pour éprouver la solidité du crépi. Pendant ce temps, notre brave homme d'ecclésiastique faisait ce que vous faisiez tout à l'heure et, à genoux sur le plancher, grattait la tache avec son canif. Vous venions de le quitter, le laissant à son grattage, quand nous entendîmes un tapage épouvantable et nous vîmes reparaître le pauvre chapelain pâle, défiguré et tout prêt à s'évanouir. « Quoi? Qu'y a-t-il? » lui demandâmes-nous. Mais il ne savait rien, sinon qu'au moment où il était le plus absorbé dans son grattage un grand corps dur lui était tombé sur l'occiput avec un bruit infernal et en l'enveloppant d'un nuage de poudre suffocante. Nous voilà tout interdites et sa peur qui nous gagne. Les domestiques étaient accourus. Fort heureusement il y en eut un plus audacieux que les autres qui consentit à glisser un œil dans la *murder's room* et qui ne tarda point à nous rassurer : l'aria venait d'un morceau du crépi qui s'était détaché de la cloison, où les petits coups de lady Herbert l'avaient ébranlé sans doute; la poudre suffocante était du plâtre! Mais le chapelain n'entendait pas de cette oreille : la peur avait glacé tout son courage et, pour rien au monde, il ne consentit à passer la nuit dans une maison qui n'était même point sûre en plein jour.

J'ai quelque idée que Mme Smith n'a qu'une confiance modérée dans les histoires de fantômes : cette charmante femme a trop lu nos auteurs, et l'air de Paris, où elle passe la moitié de l'année, est fatal aux revenants. Ils sont chez eux ici, dans ces brumes mélancoliques, sous ce ciel bas et voilé, en deuil de la lumière absente.

Et puis, l'exemple vient de haut. Ne dit-on point, en Angleterre, que la reine elle-même a son spectre qui rôde dans les appartements de Windsor? Et ce spectre, drapé de noir, n'est ni plus ni moins que le fantôme de la grande Elisabeth.

Il y a quelques mois à peine, on l'a vu à Windsor. C'est le lieutenant Glynn, de faction dans la bibliothèque, qui l'aperçut, comme le fantôme pénétrait dans la pièce attenante. Or cette pièce n'a plus de sortie; mais elle en avait une autrefois, du vivant d'Elisabeth, et qui a été condamnée depuis. Le lieutenant, sa première frayeur passée, courut après le fantôme et arriva juste à temps pour le voir s'enfoncer dans la boiserie. Le fait, d'ailleurs, se reproduisit à diverses

reprises. Des gémissements et des plaintes furent perçus par plusieurs témoins et la frayeur fut si grande à Windsor qu'on dut doubler la garde de nuit.

Windsor a sa dame noire, Cold-Brook sa dame blanche, et lady Herbert, comme la plupart des Gallois, croit à l'une et à l'autre.

— Vous souriez, nous dit lady Herbert, quand nous la rejoignons dans le hall du rez-de-chaussée. Je vous répondrai par le mot d'Hamlet : « Il y a dans le ciel et sur la terre, ô Horatio, plus de choses que n'en peut rêver notre philosophie. »

— Mais à quoi riment ces apparitions ? demandai-je.

— Je ne sais, me répond lady Herbert. Tantôt, comme l'Eglise nous l'explique, ce sont des âmes en peine qui sollicitent la pitié des vivants oublieux. Tels autres de ces spectres font le rôle d'avertisseurs. C'est le cas, je crois, pour la dame noire de Windsor. Sa présence dans le château annonce toujours quelque grave événement, une guerre, une catastrophe prochaine. Mais il n'est pas besoin de fantômes. Les avertissements ou, comme vous dites en Bretagne, les intersignes, revêtent toutes les formes. Quelquefois ces formes sont spéciales à certaines familles. Les Grey de Ruthwen sont avertis de la mort de leurs membres par l'apparition d'une voiture à quatre chevaux noirs. La famille Alir, quand un des siens est sur le point de mourir, entend un roulement de tambour. Dans un dîner auquel assistait un de ces Airl, on demandait par passe-temps : « Quel est donc l'intersigne de votre famille ? — Le tambour. » Et, comme pour attester le fait, un roulement sourd et voilé gronda dans le lointain. Lord Airl pâlit : quelques instants après, un messager venait lui annoncer qu'un des membres de sa famille était mort. Les Mac-Gwenlyne — descendants du célèbre clan de ce nom — possèdent depuis des siècles, dans le nord de l'Ecosse, le vieux manoir de Fairdhu : une grande voûte cintrée y donne accès et l'on prétend que la pierre qui sert de clef à cette voûte se met à trembler quand un Mac-Gwenlyne va mourir...

— Et personnellement, à Lianover, n'avez-vous point votre intersigne ?

— Si fait : ce sont les coqs. Je les ai entendus chanter toute la nuit qui précéda la mort de ma mère.

CHARLES LE GOFFIC.

NOTE DE LA RÉDACTION

Un de nos lecteurs s'étonne que les derniers numéros de l'*Écho du Merveilleux* soient restés muets sur la petite voyante d'Orrouy, Suzanne Bertin, et paraît craindre que celle ci ait perdu notre confiance. Il n'en est rien. Jusqu'à présent, l'opinion de notre regretté directeur Gaston Mery reste la nôtre. Nous continuerons à tenir nos lecteurs au courant des faits nouveaux dont Orrouy sera le théâtre. Si l'article annoncé n'a pas paru, c'est que la mort de notre directeur n'a pas été sans causer quelque perturbation dans la marche régulière de la rédaction. Mais, dès à présent, nous pouvons annoncer qu'un nouveau rédacteur des plus distingués et des plus capables est chargé de suivre les événements d'Orrouy, et de les commenter avec toute la sagacité et l'impartialité dont Gaston Mery a toujours donné l'exemple.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Une prophétie rémoise, antérieure à 1870, conservée à l'état de tradition dans la famille P..., a dit d'une future guerre : « Tout à coup, au printemps, la guerre étrangère éclate : une guere épouvantable!... L'ennemi, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, passe et repasse dans notre pays en le dévastant... A la fin, nous sommes victorieux, mais trop épuisés pour poursuivre l'ennemi, qui se retire en demandant son pain sur les chemins... La guerre et la famine ont fait de nos pays un désert... Ce n'est pas assez de ces fléaux, la peste vient compléter l'œuvre de destruction pour convertir le monde... » (Victor de Stenay : Le grand phare prophétique, *p.* 87.)

Un lecteur, rémois ou non, peut-il nous donner un texte complet et authentifié de cette prophétie?

TIMOTHÉE.

Un autre curieux veut-il donner à la revue copie de ce chapitre : Apparition qui, dans le siècle dernier, a fait beaucoup de bruit en France, *dans :* Pièces intéressantes pour servir à l'histoire et à la littérature, *par Delaplace : Paris, Prault,* 1787?

UN CURIEUX.

Dumas père, dans Le Collier de la Reine *(chapitre XVI), représente le philosophe Louis-Claude de Saint-Martin, ainsi qu'un « athée avec une religion plus douce que la religion elle-même », travaillant à la glorification de l'âme tout en rêvant, comme le matérialiste Mesmer, « l'anéantissement de Dieu et l'anéantissement de la religion du Christ ». Saint-Martin fut-il un mystique athée? Ou bien Dumas a-t-il fait un énorme contre-sens?*

UN AMATEUR D'OCCULTE.

J'ai lu les ouvrages du spirite Camille Chaigneau : quelqu'un nous dira-t-il si l'esprit qui s'appelait Marie *se révèle encore parfois à Camille Chaigneau marié?*

G.

Mlle Couédon a dit de Don Carlos : Il ne doit pas régner, mais son fils doit régner. (Echo, 1897, p. 222.)

Connaît-on d'autres prophéties sur Don Jaime et les destinées de l'Espagne?

UN ABONNÉ.

ÇA ET LA

La sorcière du Mont-Venthoux.

Elle est certainement la seule sorcière que j'aie rencontrée dans mes nombreuses excursions chez les extra-lucides, — ou, du moins, elle est la seule qui m'eût avoué qu'elle possédait des « secrets de sorcellerie — avec expériences à l'appui ».

Et comme une heure passée près d'elle (je veux parler de Mme Henry, 1, boulevard de Clichy) m'est toujours un délicieux passe-temps, j'ai profité des loisirs des vacances pour aller entendre un de ces récits merveilleux qu'avec des gestes sincères celle que l'on a surnommée la sorcière du Mont-Venthoux veut bien me confier, et dont je tiens à faire bénéficier les lecteurs, car ces récits ont tous un réel cachet d'originalité.

Avec son accent du midi, que n'effacera jamais un long séjour à Paris, Mme Henry me conte.

« La ferme de Saint-Jérôme, près de Marseille, était alors connue dans tout le pays, sous le nom de ferme des Farfadets. On la disait hantée par mille lutins qui jouaient aux locataires les plus mauvais tours. Plusieurs de ces derniers avaient résisté longtemps, mais avaient fini par s'en aller, en jurant leurs grands dieux que la légende était vraie.

A cette époque, la ferme était occupée par Mme Cheylan — qui l'habite encore, je crois.

La pauvre femme avait eu maintes fois à pâtir de la hantise des Farfadets; mais, elle avait tenu bon, dédaignant les tours pendables de ces vilains petits êtres, quand, un beau jour, une véritable tourmente décima la ferme. Cinq chèvres moururent, de même que les petits porcs qui venaient de naître. L'âne fut tué par la foudre, et, d'effroi, dans le jardin, subitement, M. Cheylan trépassa.

Peu de jours après cette catastrophe, la malheureuse locataire de la ferme des Farfadets entendit, au marché, parler de la sorcière du Mont-Venthoux. Sitôt, elle reprit espoir, et vint me trouver. Il fut convenu que j'irais chez elle le soir même, mais que je n'entrerais que lorsque tous seraient au lit et les lumières éteintes.

A onze heures, n'entendant plus aucun bruit dans la ferme, ne voyant plus aucune clarté, j'ouvris la porte; mais, à cet instant, quelque chose se détacha du plafond... une masse noire, une sorte d'oiseau fabuleux qui vola vers moi, et me renversa... Quand je repris connaissance, j'appelai et déclarai à la maîtresse du logis que n'étant pas assez forte pour réussir seule à chasser les mauvais esprits, je reviendrais avec un autre médium.

Deux jours après, dans les mêmes conditions mais accompagnée cette fois, je recommençai une sorte d'exorcisme. Je parcourus ainsi toute la ferme, des caves au grenier; mais, comme je descendais le dernier escalier, des pois divers qui se trouvaient sur une étagère, furent violemment projetés sur nous. Aucun ne nous atteignit.

Ce fut la dernière manifestation de ceux que l'on nommait les Farfadets. Depuis, la ferme de Saint-Jérôme est la plus tranquille, la plus heureuse des fermes. — Mme Cheylan peut en témoigner. »

Ainsi me parla la sorcière du Mont-Venthoux, qui continua son récit par d'autres histoires aussi merveilleuses, que je vous conterai une autre fois.

Mme LOUIS MAURECY.

Prédictions réalisées.

Nous recevons de Mme Maya, l'intéressante médium-voyante, dont nous avons plusieurs fois parlé, la lettre suivante, que nous laissons aux lecteurs le soin de commenter :

« Madame Louis Maurecy,

« Avant la fin de cette année, et au moment où commencent à se dessiner les clichés astraux de l'année 1910, je tiens à faire remarquer aux lecteurs de l'*Echo* les clichés qui se sont réalisés d'après mes prédictions, du 1er janvier 1909.

« *Accident Compagnie du Nord.*— Le Calais-Cologne tamponne un train le 25 février.

« *Accident Compagnie du Midi.* — Rencontre de deux trains près de Puyoo, le 15 janvier.

« *Complications en Orient.* — Révolution turque.

« *Complications au Maroc.* — Capture du Rogui; les Espagnols dans le Riff.

« J'avais prédit pour le printemps la guerre franco-allemande. Guillaume manque de fonds; il attend les subsides d'une autre puissance (que je peux nommer). Ce sera pour l'hiver. Les affaires d'espionnages prouvent l'exactitude de cette vision.

« Dans l'*Echo* du 1er juillet, vous trouverez encore les prédictions suivantes :

Accident sur une ligne de banlieue. — Longjumeau, 10 août.

« *Tremblements de terre, Midi, France, Italie.* — Ils commencent actuellement.

« Les grèves se sont succédées comme il avait été annoncé : postes, terrassement, bâtiment, etc.

« Le décès d'un aviateur avait été prédit le 13 septembre dernier par un communiqué envoyé à 31 journaux.

« Telles sont les prédictions qui se trouvent réalisées et que nos lecteurs pourront constater.

« J'ajoute que je vois encore un léger accident pour Latham, un peu plus grave pour Blériot, et la mort d'un nouvel aviateur avant la fin de 1909.

« Veuillez agréer, madame, l'expression de mes sentiments distingués. »

MAYA,
22, rue de Chabrol.

Le Gérant : PIERRE SORNIN.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.